



Féerie pour les ténèbres

- l'intégrale, volume 1 -



Jérôme Noirez

Féerie pour les ténèbres

- l'intégrale volume 1 -

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard

Du même auteur

Nouvelles (en recueil) :

- *Le Diapason des mots et des misères*, Griffes d'encre (2009) ; J'ai Lu (2011)

Romans :

- *Féerie pour les ténèbres*, Nestiveqnen (2004) ; le Béalial', « Kvasar » (version remaniée, 2012)
- *Les Nuits vénéneuses*, Nestiveqnen (2005) ; le Béalial', « Kvasar », sous le titre *Le Sacre des orties* (version remaniée, 2012)
- *Le Carnaval des abîmes*, Nestiveqnen (2006) ; le Béalial', « Kvasar » (2012)
- *Leçons du monde fluctuant*, Denoël, « Lunes d'encre » (2008) ; J'ai Lu (2010)
- *Fleurs de dragon*, Gulf Stream, « Courants noirs » (2008) ; J'ai Lu (2009)
- *L'Empire invisible*, Gulf Stream, « Courants noirs » (2008) ; J'ai Lu (2010)
- *Le Chemin des ombres*, Mango Jeunesse, « Royaumes perdus » (2008) ; J'ai Lu (2010)
- *Le Shogun de l'ombre*, Gulf Stream, « Courants noirs » (2009) ; J'ai Lu (2011)
- *La Dernière flèche*, Mango Jeunesse, « Mondes imaginaires » (2010)
- *Desolation road*, Gulf Stream, « Courants noirs » (2011)
- *120 journées*, Calmann-Lévy (2012)

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir
un bon de commande complet :

Le Béalial'
50, rue du Clos
77670 Saint-Mammès
France

ou

www.belial.fr

venez discuter avec nous sur forums.belial.fr

recevez notre newsletter en vous inscrivant sur www.belial.fr/pages/newsletter

© 2012, le Béalial' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2011, Aurélien Police

Carte © 2011, Philippe Gady

Collection « Kvasar » dirigée par Olivier Girard

- *Féerie pour les ténèbres*, roman initialement paru aux éditions Nestiveqnen (2004).
Présente édition révisée par l'auteur.
- *Chat écorché ne craint plus l'eau froide (interlude)*, récit initialement paru en tant que prologue à l'édition Nestiveqnen (2005) de *Les Nuits vénéneuses*.
Présente édition révisée par l'auteur.
- *Le Sacre des orties*, roman initialement paru aux éditions Nestiveqnen (2005) sous le titre *Les Nuits vénéneuses*.
Présente édition révisée par l'auteur.

Sommaire

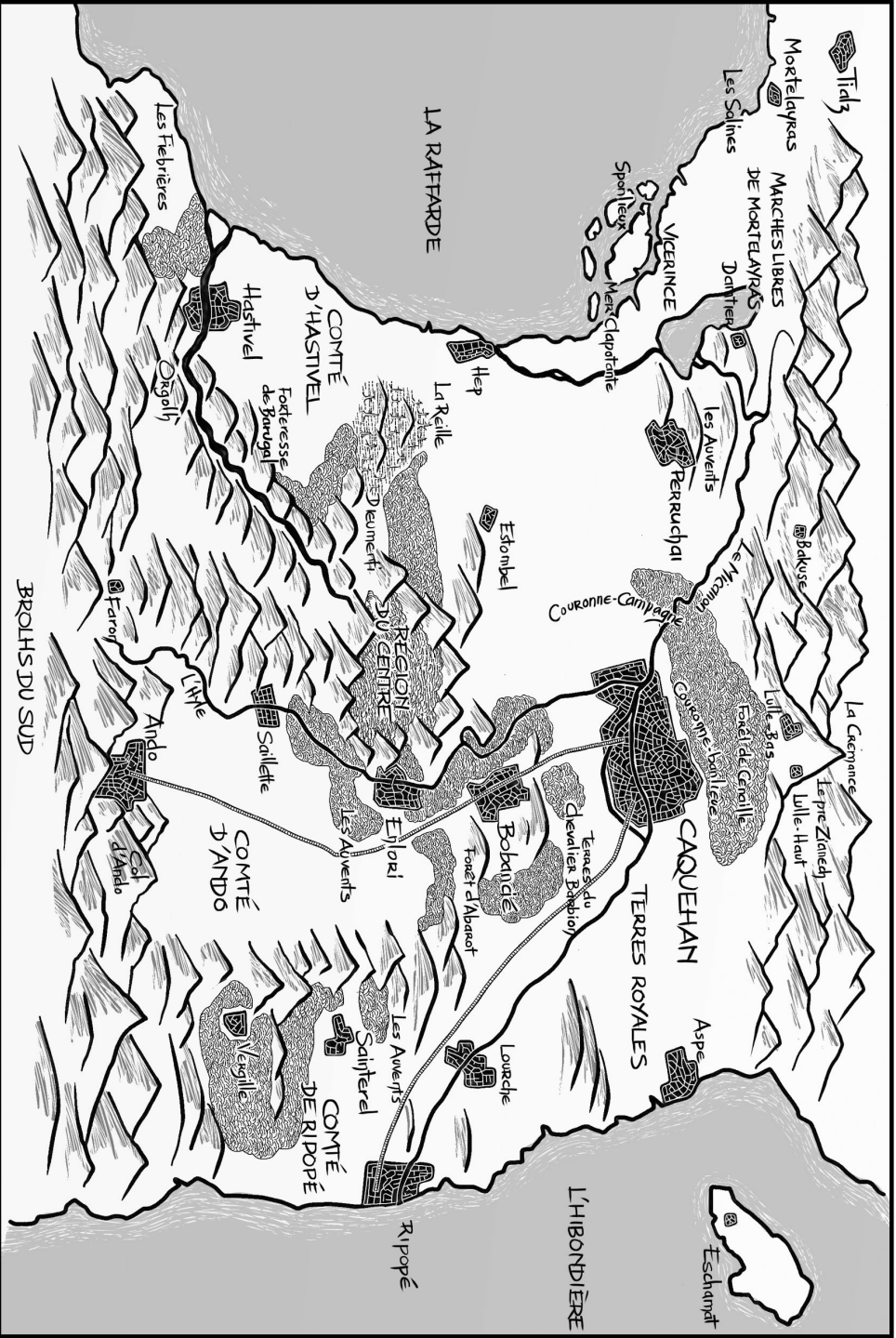
Un mot de l'éditeur	13
Carte	15
Féerie pour les ténèbres	17
Chat écorché ne craint plus l'eau froide (interlude)	287
Le Sacre des orties	303
Table	611

Un mot de l'éditeur, en guise d'introduction

Rédigé sur une période d'environ dix ans (entre 2003 et 2011, pour le récit le plus récent), *Féerie pour les ténèbres* s'articule autour de trois romans et six nouvelles. La présente intégrale de deux volumes réunit l'ensemble de ces textes pour la première fois. Les deux romans initiaux du cycle ont été ici partiellement réécrits par l'auteur — le deuxième ayant d'ailleurs changé de titre au passage —, et deux des six nouvelles sont totalement inédites. L'ensemble, courant sur plus de 1100 pages, constitue une œuvre unique échappant à toute tentative de définition, une manière d'ogre littéraire aux sources séminales multiples, sans conteste le cœur de l'œuvre de Jérôme Noirez, un cœur qui irrigue la totalité de son travail d'écrivain.

En cela aussi, *Féerie pour les ténèbres* est incontournable...

O. G.



- livre premier -

Féerie pour les ténèbres

Chapitre 1

Obicion dans les rebuts

LE CRÉPUSCULE ÉTEND ses rets d'encre et de sang sur Caquehan. Une constellation de lampadaires vient de s'allumer dans un frémissement électrique, et une lumière pâle tombe sur le visage érodé de l'officier de justice Obicion.

Qu'il déteste cette lumière ! C'est une lumière faite pour les rats... une lumière faite pour des choses pires que les rats, en vérité.

Les pénonages misérables qui entourent la grande plaine aux rebuts disposent depuis peu de ces troncs de béton chapeautés d'une lampe. Certains ont été installés par les services royaux, d'autres ont poussé, simplement, comme poussent les herbes entre les pavés mal dégrossis.

Le vent attise l'odeur des rebuts, qui n'est ni agréable, ni nauséabonde, juste bizarre. Il transporte aussi des lambeaux de papier, de plastique, qui s'accrochent aux chevilles des passants, aux angles des murs, qui se plaquent comme une vilaine moisissure sur les façades.

Le plastique, voilà une autre chose qu'Obicion déteste. Sentir contre soi cette peau sèche, ni chaude, ni froide, c'est comme caresser la nuque morbilleuse d'un cadavre de cinq jours.

Mais sans doute est-il trop vieux, trop nostalgique pour s'adapter aux changements.

Son imperméable entrouvert se gonfle sous l'effet d'une bourrasque, laissant deviner la pointe d'un fourreau et l'éclat terni d'une cotte. Il le referme. Les vêtements sont sa seule concession aux temps nouveaux. Ils sont solides, chauds, doux à porter et bon marché, du moins à Caquehan.

Mais son épée, pour rien en ce monde, il ne s'en séparerait. Les trois gardes qui l'accompagnent ont bien une dague à la ceinture, mais c'est un attribut symbolique. Ils préfèrent les pistolets automatiques tout droits sortis des rebuts. Obicion, lui, se méfie de ces armes. Il est fréquent qu'elles s'enrayent ou qu'elles explosent, transformant la main du tireur en une guenille rouge et déchiquetée.

Obicion sort de son col le pendentif marqué du sceau des officiers de justice royal — une potence faite d'épées entrecroisées —, car il y a un attroupement important au milieu de la rue : des habitants du pénonage, quelques rebuteux habillés de tabliers de cuir rehaussés de caoutchouc, des bourgeois de passage cachant maladroitement dans leurs pelisses des rebuts achetés au marché noir...

Les gens s'écartent pour le laisser passer. Il fend sans peine la foule.

Le corps nu d'une jeune fille, une adolescente qu'on pourrait croire endormie si l'on faisait abstraction de ses plaies exsangues, est allongé à l'endroit précis où les pavés anciens laissent la place au bitume. Ses articulations, coudes et genoux, sont fracassées, mais Obicion ne peut dire si c'est le résultat d'une chute violente ou de l'acharnement dément de son agresseur. Sa gorge est ouverte en croix... et son visage... Obicion frémit... Il a été énucléé, et les yeux comme deux billes abandonnées par des gamins, traînent dans le caniveau.

Pourquoi ici ? se demande-t-il. Pourquoi à cet endroit précis ? Ce n'est pas n'importe quel trottoir, n'importe quelle rue...

Il se tourne vers le plus âgé des gardes :

« N'est-ce pas ici que la Technole est apparue pour la première fois ?

– On le dit, Officier. Je ne sais pas si c'est vrai.

– En tout cas, celui ou ceux qui ont laissé là cette malheureuse le croyaient. Faites venir le fourgon. Nous emmenons le corps. Et n'oubliez pas les yeux... »

N'oubliez pas les yeux. Obicion soupire. Quel est ce métier qui l'oblige à ordonner de pareilles choses !

Les clameurs des rebuteux au travail, et le brouhaha de leurs machines montent dans la nuit naissante. Les curieux, lassés du spectacle de la mort, se dispersent en murmurant des commentaires goguenards. Ils en ont vus d'autres, des plus atroces, et puis personne n'aime traîner près de la plaine aux rebuts lorsque la nuit tombe.

« C'est étrange, fait remarquer le garde, que les rats ou les chiens ne l'aient pas grignoté un peu... au moins les yeux. »

Obicion hoche la tête. La remarque est judicieuse. Cependant, il préfère n'ajouter aucun commentaire ; inutile d'encourager les éclairs d'intelligence chez les exécuteurs.

C'est la troisième fois cette année que l'officier de justice ramasse un cadavre dans ce pénonage. C'est la misère qui pousse au crime,

dit-on, Obicion sait intuitivement que la misère n'a rien à voir avec ce cadavre-là.

Il a traîné son sens de la déduction dans tellement de fanges que ni le meurtre, ni la misère, ni les appétits de ceux d'en bas n'abusent son esprit.

*

Le fourgon, dont l'habitacle sent l'essence, l'huile chaude et la pipe froide, roule et cahote vers le Palais de Justice. Certes, il va plus vite qu'un cheval dans les rues étroites, mais qu'il sent mauvais ! Le cadavre a été déposé à l'arrière et recouvert d'un simple drap. Obicion est assis à l'avant ; il regarde d'un air désenchanté le crépuscule à travers la vitre crasseuse.

Caquehan n'a jamais été une belle cité. Son architecture râblée, lourde et chargée semble n'avoir été imaginée que pour inspirer à ses habitants un accablement quotidien. Au siècle dernier, quelques édifices plus graciles ont percé la chape des toitures, mais ils ne sont pas parvenus à donner à l'ensemble la grandeur que l'on est en droit d'attendre d'une cité royale. Le seul charme de Caquehan réside dans ses squares, nombreux et riches en végétation. Enfin, encore faudrait-il qu'on les entretienne. Depuis un quart de siècle, toutes les attentions se portent sur la grande plaine aux rebuts ; alors les squares sont devenus des jungles au cœur de la ville, des jungles sombres dans lesquelles personne n'a envie de s'aventurer.

Et puis la Technole s'est mise à sourdre du sol, étirant ses inclusions, routes noires, immeubles géométriques aux murs aussi fins que du papier, lignes électriques formant un filet crépitant au-dessus des rues, et ses rebuts, amas d'objets incongrus, usés, rouillés, s'animant au contact du fluide électrique. La morphologie de la cité a changé, oh, pas radicalement, elle s'est juste encore un peu plus densifiée, alourdie... enlaidie...

« Vous pourriez nettoyer les vitres de temps en temps », fait remarquer d'un ton sec l'officier à son chauffeur.

Ce dernier hausse les épaules. Le fourgon, machine maladroitement rafistolée par des compagnons mécaniciens dépassés, finira de toute façon aux rebuts.

Et d'ailleurs c'est de là qu'il vient.

Obicion froisse le sac plastique dans lequel le garde a soigneusement rangé la paire d'yeux ramassée dans le caniveau. Il déchiffre le mot qui y est écrit en lettres rouges : *Intermarché*, ignorant tout à fait ce qu'il peut signifier. Puis il regarde les poils grisonnants de son poignet se dresser sous l'effet de l'électricité statique, avant de tendre le sac à un subalterne imberbe assis à l'arrière.

La façade de brique du Palais de Justice, sur laquelle poussent des jardinets verticaux de lichen, et que percent d'immenses baies vitrées destinées à voler en milliers d'éclats à la prochaine révolution, se profile au bout de l'avenue.

Le Palais de Justice était autrefois le quatrième palais royal. On y croisait alors des ambassadeurs de toutes les contrées du monde, de riches oisifs aux bras desquels s'accrochaient des putains à moitié saoules, et des ministres, des conseillers, des maîtres de guildes, des marchands partis faire fortune et revenus la dilapider. Puis les services du Palais de Justice ont été déménagés, loin du centre, plus près des pénonages pauvres, en marge du pouvoir et de ses mondanités, forçant Obicion à mener son travail dans un labyrinthe de petites pièces, bureaux et cellules meublés de rebuts sur lesquels s'accroche encore la crasse de laquelle on les a dégagés.

Il avait d'abord cru qu'on écartait la justice par crainte de son courroux, de son entêtement incorruptible. Il était jeune, idéaliste, idiot ! Le pouvoir n'a jamais craint la justice qui n'est faite que pour lui.

La vérité est que, du pouvoir, il ne reste que des miettes.

Et que la justice compte pour peu.

Le fourgon se gare au pied de l'édifice, poussant un grognement de pneus usés. Les gardes en sortent le cadavre, qui s'est considérablement raidi durant le trajet. Le drap glisse et dévoile le visage supplicié de la jeune fille.

« Portez le corps dans mon bureau », indique Obicion en s'extirpant à son tour du véhicule. Le fourreau de son épée s'accroche dans la portière, et il peste contre cette carcasse étroite. Les gardes lui jettent un œil amusé, un œil qui semble dire : « Il serait temps de prendre ta retraite, vieillard. »

Les portes battantes du Palais de Justice s'ouvrent pour laisser passer le cadavre et ses porteurs. Obicion leur emboîte le pas en s'abîmant dans la contemplation des pieds nus et ensanglantés dépassant du drap. Elle a de jolis pieds, des orteils délicats, des ongles nacrés,

et ce, malgré la mort, malgré le sang séché qui délimite des îlots ambrés sur la peau blanche.

Le visage fermé, l'officier salue sèchement les gens qu'il croise sans leur prêter la moindre attention, tout en gravissant les cinq étages d'escalier plongés dans la pénombre qui conduisent à son bureau.

De jolis pieds...

Cela fait tant d'années qu'il n'a pas tenu, caressé, embrassé de jolis pieds. Douze ans pour être précis ; depuis qu'il a été nommé à Caquehan, depuis qu'il a quitté la ville d'Enlori, la ville dont les murailles sont des buissons de laurier. Une image nostalgique lui traverse l'esprit : des roses trémières contre un mur blanchi à la chaux, les clapotis de la rivière qu'un soleil vif fait miroiter, les sabots des passants claquant sur le pont de bois franchissant cette rivière, l'odeur du laurier et des blés fraîchement fauchés... Ici, à Caquehan, il n'y a que l'odeur des fluides gras et des rebuts qui fermentent, l'odeur des cadavres sur le bitume, des égouts engorgés par ce qui y vit et de ce qui y meurt.

Le garde de tête pousse la porte de son bureau, une boîte étroite avec une fenêtre donnant sur les toits et les amoncellements de la plaine aux rebuts, éclairée par la chiche lumière d'une ampoule nue.

Le cadavre est posé sur une banquette de bois.

« Vous pouvez disposer, dit alors Obicion.

– Vous n'aurez plus besoin de nous ? demande le vieux garde.

– Non... Le cadavre me tiendra compagnie pour le restant de la nuit. Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude de papoter avec les morts. Allez donc vous saouler. »

Les gardes le saluent et s'empressent de disparaître pour aller exécuter ce dernier ordre, le meilleur qu'ils aient reçu de toute la journée.

Obicion ferme la porte à clé, tire un tabouret et s'assoit devant le corps, comme un veilleur funèbre. Après un instant d'incertitude, il retire d'un coup le drap qui le recouvre.

Y avait-il parfois des meurtres à Enlori ? Oui, quelques-uns, et des duels également qui finissaient toujours en plaintes douloureuses. Mais ce genre d'horreur, non...

Il entend au loin les trompettes dissonantes des klaxons, les cris de quelque pugilat et les encouragements d'une foule stupide. Il doit y avoir un embouteillage du côté de la Couronne-Banlieue, ce cercle de pénonages presque entièrement constitué par les édifices de la Technole, qui entoure à présent la cité « historique ».

Les voitures, il faut dire, tombent en panne plus souvent qu'elles ne roulent, générant encore un peu plus de chaos, comme si le royaume n'en avait pas largement sa part.

Obicion s'allège de son épée, qu'il pose contre la banquette, puis il frotte ses yeux fatigués.

« Qui es-tu, chuchote-t-il, pourquoi t'a-t-on fait ça, et qui te l'a fait ? Qui peut faire de pareilles choses ? Je veux savoir... S'il te plaît... »

L'officier n'a pas oublié la remarque du garde. C'est étrange que les animaux de la ville n'aient pas pris leur part de viande morte... Une chose l'aurait-elle corrompue au point que même les rats n'auraient pas voulu en festoyer ?

Ceux de l'En-Dessous ?

Obicion n'aime pas que les rioteux soient impliqués dans ses affaires ; non qu'il les craigne plus que les hommes, mais il manque de moyens pour les poursuivre et les punir. Personne, excepté quelques féeurs téméraires, ne s'aventure plus dans l'En-Dessous. Autrefois, il aurait pu demander leur aide, mais les nouvelles lois promulguées l'année passée l'en empêchent. Les féeurs ont droit d'exercer leur art à Caquehan, sauf lorsqu'il s'agit de justice, de religion, et de politique.

Il en est ainsi depuis que les relations entre les comtes d'Ando et le pouvoir royal se sont dégradées. Les féeurs d'Ando sont tenus à l'écart, et il viendra bientôt un jour où ils seront proprement chassés des terres royales.

Le pouvoir se délite depuis longtemps, rongé de l'intérieur par un envahisseur contre lequel on ne peut lutter : la peur. Orbarin Oraprim, roi sans couronne, vieillit, grossit plus exactement, dans le Premier palais, celui des pouvoirs temporels où l'on organise plus de fêtes et de banquets que de conseils. La seule vertu dont peut se prévaloir Orbarin Oraprim est la patience... À moins que ce ne soit rien d'autre que de la passivité.

Le temps des richesses fabuleuses générées par le commerce de la Technole est fini. Le monopole est perdu depuis plus d'une décennie car les inclusions de Technole se sont étendues bien au-delà de Caquehan, bien au-delà des terres royales. D'autres provinces profitent du quatrième fluide, l'électricité, et de la quatrième matière, le plastique, du confort et de la chaleur, des constructions de trente étages et des vêtements légers, des routes de bitume, des véhicules à moteur, des téléphones, des radios... Oraprim n'en est plus le seul maître, et

ceux qui creusent la plaine aux rebuts à longueur de journée savent que ce n'est pas une richesse, mais seulement une vastitude de saleté.

Peu importe, ce ne sont plus mes affaires... Je suis trop vieux pour me soucier de l'avenir.

Il reporte toute son attention sur le corps de la jeune fille. Il ne fait nul doute pour lui que l'aura des rioteux entoure ce pauvre cadavre. Et pourtant, l'hypothèse ne le satisfait pas totalement. S'ils sont connus pour faire subir d'affreux sévices à ceux qui tombent entre leurs mains, il est bien rare que l'on retrouve une de leurs victimes à la surface.

Bon, malgré la nuit, la mauvaise lumière, la fatigue et l'odeur de mort, il faut se mettre à l'ouvrage.

Obicion se penche sur le cadavre, lui ouvre la bouche, observe ses dents, sa langue, renifle ses cheveux, puis il regarde entre ses jambes. Quelqu'un qui le verrait à cet instant se méprendrait sur ses intentions. Le crime est sa seule et unique préoccupation ; c'est pourquoi il obtient de temps en temps, à la différence des autres officiers, quelques résultats.

Les cheveux de la jeune fille sentent les sèves capiteuses et non le mauvais shampoing des rebuts. Elle est encore vierge et n'a subi aucun assaut sexuel. Il y a des traces de bagues à chacun de ses doigts ; il est probable que ce ne soit pas ses agresseurs qui les lui aient enlevées, mais un détrousseur ayant trouvé le corps avant tout le monde.

Et que signifient ces blessures aux articulations ? Maintenant qu'il peut les examiner plus attentivement, il est évident qu'elles ne sont pas la conséquence d'une chute, mais plutôt celle de coups donnés avec une pierre ou un marteau. Et les yeux, pourquoi les lui avoir arrachés ?

Obicion fait surgir une pince de sa poche, puis il se met à triturer la chair tuméfiée du genou droit avant d'en retirer un éclat de rotule. Il l'observe à la lumière de l'ampoule, avec le visage concentré du joaillier expertisant une gemme.

« Quelque chose ne va pas... »

Il répète l'opération avec d'autres esquilles osseuses ou cartilagineuses.

« Par Dieu et le Triple Supplice ! Ce n'est... pas... de... l'os ! On dirait... »

Une boule de frayeur vient plomber son ventre, sa main se met à trembler, sa respiration se fait laborieuse et sifflante. Il observe à

nouveau chaque débris, il les nettoie même des dernières traces de chair avec le pan de son pardessus.

Mais il doit se rendre à l'évidence, ses yeux ne l'ont pas trompé.

Obicion sent le poids de sa découverte appuyer sur sa gorge avec la fermeté d'une main d'étrangleur. Il cherche désespérément du regard une bouteille d'eau ou d'alcool ; mais il n'y a, pour soutenir son courage vacillant, que la nuit, les embouteillages lointains et le sentiment pénible d'être seul face aux ombres.

« Dieu ! Dieu ! Ce n'est pas de l'os... Ce n'est pas de l'os ! C'est... du plastique ! »